

ROMAN

Michel

LACOMBE

L'Ombre des fugitives

TERRES D'ÉCRITURE
ÉDITIONS DEBORÉE

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Debordée

Les Brûlots de paille
La Bonne École
La Vagabonde de Saint-Ours
Le Domaine des Rochettes
La Sauvageonne des Maures
La Rebouteuse
L'Heureuse providence
La Berceuse de sang
La Panse-Bêtes
La Vengeance de Jean sans Dieu, prix du roman historique de Saint-Bonnet-le-Château 2007
Le Filon du hasard
La Caverne de vie
Des dentelles de charbon
L'Intrépide Amazone
Rumeurs de granit
Les Mange-Cailloux
Les Mains d'argile
La Bistrotière

Aux éditions du Mot passant

Le Retour au mas, prix des Automnales 2004
La Grimace du givre, prix Lucien-Gachon 2002
Le Sans-Gueule
Les Fachines
Les Sarments d'Hippocrate
La Cagnotte de Cyprien
Le Mécréant de Saint-Poutouzat
Les Jumeaux de Malatresque, prix Cabri d'Or 2004
L'Inconnu du Vaccarès
Les Fourches écarlates
Le Fada des garrigues
La Noire Tourmente
La Dévoilée
Retour de flammes à Montségur
Les Falaises d'Outretemps
Les Pierres maudites
Les Eaux troubles

Michel Lacombe

L'OMBRE
DES FUGITIVES

Roman

TERRES D'ÉCRITURE
ÉDITIONS DEBORÉE

© Centre France Livres SAS, 2026
45, rue du Clos-Four – 63056 Clermont-Ferrand Cedex 2
livres@centrefrance.com
www.deboree.com

Tout au bout de la rue Droite, qui n'était pas si droite que cela, la jeune femme se retourna, sans savoir si elle se sentait vraiment nostalgique d'abandonner ces quartiers, avec ce maigre bagage qui n'était guère plus volumineux que celui avec lequel elle avait échoué ici, environ cinq ans auparavant. Elle avait pourtant fini par aimer le cadre de Sisteron, bien que ses premières impressions, dans l'antique cité, se résumassent à des venelles puantes d'une malpropreté repoussante. À l'époque, elle n'avait guère eu le choix, à quinze ans à peine ! Depuis qu'elle avait fui la ferme familiale, là-haut, plus haut, au pied des crêtes de montagnes bien plus inhospitalières que cette agglomération coupée par les flots indisciplinés de la Durance, au proche confluent de cette rivière tumultueuse avec son affluent, le Buëch. Que de mois vécus ici, entre l'impressionnante masse rocheuse verticale qui surmontait la vallée et les quartiers qui s'amoncelaient à sa base, d'un côté comme de l'autre du cours d'eau capricieux ! Elle connaîtait si bien, désormais, les moindres secteurs de la ville : si, à part la citadelle, il ne restait que de rares témoins de son passé moyenâgeux et de ses enceintes, elle n'ignorait plus

rien des *andrones*¹, des vestiges de remparts et de tours, des vieux quartiers comme ceux plus récents. Rue Mercerie, rue Droite, rue Saunerie, rue Deleuze, rue du Glissoir, rue Poterie, rue des Remparts... Toutes lui étaient maintenant familières : elle en connaissait les moindres ruelles et carrefours, leurs passages voûtés, leurs commerces, et avait su dès le début, bien qu'êtant jeunette, se faire accepter par la population locale.

Quelle différence, avec ses premiers pas dans cette ville inconnue, depuis qu'elle s'était échappée de sa maison, aux Auriolles², au nord de Tallard et à plus de quarante kilomètres de Sisteron ! De mauvais souvenirs, bien sûr, mais qui ne l'empêchaient pas de ressentir une certaine nostalgie à l'idée de quitter cette ville.

« *Sisteroun...* »

Elle s'y était tellement habituée, malgré les brouillards matinaux qu'exhalait, le matin, les flots de la Durance ! Avec au cœur le sentiment que les lieux étaient protégés par la présence, sur la colline, de cette impressionnante citadelle qui semblait veiller sur les maisons et sur leurs habitants... Oh, bien sûr, ce n'avait tout d'abord pas été aussi évident ! Comment être prise au sérieux, à l'âge de gamine, sans un sou en poche et pour seul bagage une simple musette, le ventre creux et le désespoir au fond des pupilles ? Elle se remémora un instant ses premières nuits sous les porches, dans cette rue de la Pousterie investie par des filles de petite vertu qui y vendaient leurs prétendus charmes... Ces jours à tenter de se nourrir des restes de repas jetés aux chiens dans l'arrière-cour

1. Rue généralement étroite, souvent en escalier, et fréquemment couverte par les maisons au-dessus.

2. Ne cherchez pas sur la carte, village imaginaire !

des restaurants, à ne pas se laver, à rester prostrée dans le coin de cette écurie d'hôtel installée dans une ruelle en cul-de-sac.

Quelques jours seulement... Heureusement ! Elle soupira en repensant à cette *cagole*¹ qui lui avait affirmé qu'une fille de son âge, trop innocente pour faire le même métier qu'elle, pouvait trouver de l'emploi dans une filature située sur la commune au bord du Buëch : on n'hésitait pas à y embaucher des jeunettes sans être trop regardant sur leurs motivations ! Isabelle n'en retenait qu'une période de souffrance, pour des tâches ingrates et épuisantes, les moqueries des unes et des autres, la brutalité des chefs d'atelier. Le dortoir sordide, aussi, pour des filles perdues, comme elle... Deux mois qui lui parurent des années, mais qui lui avaient permis de gagner malgré tout quelques sous, de survivre en ces lieux pour elle si hostiles. Avec pour planche de salut ce collier, la seule chose qui lui restait de sa mère. Un bijou de pacotille, sans doute, mais auquel elle tenait beaucoup. Révoltée qu'elle était d'être ainsi exploitée, elle avait fui à nouveau, préférant retrouver l'écurie des auberges de la rue Saunerie pour y dormir. Surprise par le propriétaire de l'un de ces logis, elle s'était excusée, mais le bonhomme avait eu un bon sourire :

— T'es bien polie, pour une pauvrette sans toit !

Devant son attitude modeste et réservée, sinon honteuse, il avait ajouté :

— T'es encore bien un peu gaminette, mais, si tu as du courage, j'ai besoin de quelqu'un pour le ménage, la plonge et de menus travaux... Pas payé bien cher, mais avec une chambre sous mansarde et la nourriture assurée. Qu'est-ce que tu en penses, petite ?

1. Prostituée ou femme outrageusement provocante.

Bien qu'un peu méfiante, elle avait accepté d'un mouvement de tête timide. L'aubergiste ne semblait pas avoir de mauvaises intentions, et sa mine enjouée inspirait confiance...

- Comment tu t'appelles, la *péquelette*¹ ?
- Heu... Isabelle, m'sieur. Isabelle Blachard...
- Et moi Fernand Salignac ! Et je tiens le *Logis du Mouton*, là, juste au-dessus, rue Saunerie. Tu me suis ?

* * *

*

Depuis, elle avait fait ses preuves et vite appris ce que l'on attendait d'elle : entretenir les quelques chambres pour la clientèle, tenir les salles propres, nettoyer les tables, balayer, laver la vaisselle, éplucher les légumes, et nombre de tâches plus anodines. Heureuse de pouvoir occuper une petite pièce basse de plafond au dernier étage, sous les combles, elle l'avait aménagée au mieux et s'était donnée sans compter dans les travaux qui lui étaient assignés. Fernand Salignac n'avait pas été insensible à sa bonne volonté, et il l'avait ensuite assignée au service à table, une fonction qui lui avait aussitôt plu, d'autant plus que c'était bien mieux payé. Tout au moins au début... Car, en prenant de l'âge, mois après mois, les regards des consommateurs s'étaient faits plus insistants, et il lui avait fallu se rebeller contre les rustres qui se permettaient de lui passer la main aux fesses ou de lui adresser des propos plus qu'indécents. Vraiment, elle n'en pouvait plus de ces allusions concupiscentes, de ces plaisanteries grivoises, de ces propositions indécentes ! Après avoir supporté durant trop longtemps ces misérables tentatives, elle s'était aperçue qu'elle ne pouvait même plus sortir en ville sans subir

1. Petite, dans une large partie du midi de la France.

les velléités de séduction de nombre de jeunes gens désireux de la traîner en leur lit, sans compter quelques pervers plus âgés qui lui proposaient quelques billets en échange d'attentions louches et lubriques. « Non, non et non ! » Jamais elle n'avait cédé à ces abjections. Mais, à presque vingt ans, elle ne s'estimait plus capable de poursuivre son métier en de telles conditions : les débordements plus qu'indécents des mâles du quartier, jeunes ou vieux, qu'ils soient sincères ou vicieux, lui étaient devenus si insupportables qu'elle avait décidé de quitter ce *Logis du Mouton* qui l'avait pourtant tirée de la misère... Ainsi, c'était cela, la vie d'une femme en ville ?

Sur le moment, Fernand, le propriétaire de l'auberge, avait comme sa femme Jeanne accueilli la nouvelle de son départ avec un déplaisir entaché d'une réelle tristesse. Au fil des ans, cette simple soubrette s'était montrée si volontaire au travail, si douce et discrète, qu'ils avaient fini par la considérer comme étant un peu de leur famille... « Fernand... Jeanne... » En songeant à ces seuls prénoms, la détermination de la jeune femme sembla chanceler. L'aubergiste et son épouse l'avaient toujours soutenue et encouragée, surtout depuis qu'elle leur avait avoué les raisons qui la poussaient à déserter cette région et le logis des aubergistes.

— Leur en serai-je jamais assez reconnaissante ? murmura-t-elle en s'asseyant sur la bordure du pont franchissant la Durance.

Les larmes lui montèrent aux paupières. Si elle avait fièrement refusé qu'on l'accompagnât pour ce départ, elle le regrettait déjà... Que d'émotion, que d'embrassades ! Et Jeanne Salignac qui l'avait longuement serrée contre sa poitrine.

— Tu es bien sûre de toi ? Car tu nous manqueras beaucoup. Parce que, tu sais, on pourrait fort bien mettre au pas les vauriens qui t'importunent...

— Je sais, nous en avons déjà parlé. À l'auberge, peut-être, mais pas dans tout Sisteron ! Et je n'ai pas envie de revivre ce que j'ai vécu et ce qui m'a amenée à me retrouver ici.

— À ta guise, ma belle... avait conclu Fernand. Mais faudra revenir nous voir et nous donner de tes nouvelles, hein ?

— Bien sûr, promis !

— Et surtout, transmets bien mes amitiés à Gustave Sarrault ! Tu te souviens bien ? À Théus... il y tient une auberge, et je suis sûr qu'il te trouvera de quoi vivre, dans ces montagnes proches de chez toi.

— Je ne manquerai pas de lui rappeler vos bons souvenirs !

— J'y suis allé il y a quelques mois, et c'est un coin un peu perdu, pour le moins qu'on puisse dire, mais qui attire déjà de plus en plus de touristes.

— Et pourquoi ?

— À cause de curiosités de la nature assez spectaculaires. Tu les découvriras toi-même, une fois sur place. Mais avant tout, une dernière petite bise, si tu le veux bien ?

— Mais bien sûr... Merci pour tout, jamais je ne vous renierai, tous deux ! Et je reviendrai vous voir dès que possible.

Quels braves gens... qu'elle se jurait de ne pas oublier ! Que serait-elle devenue, sans eux, au tout début de son errance ? Au *Logis du Mouton*, elle avait enfin ressenti cette ambiance familiale qui lui avait tant manqué à la ferme paternelle. Après un long soupir, elle se redressa et franchit le pont sur la Durance, face au petit quartier de la Baume niché au pied de l'immense roche du même nom, et dont la cime semblait vouloir crever les cieux.

* * *

*

Marcher ! Marcher encore. Marcher... Sisteron était déjà loin derrière elle, et Isabelle attaquait depuis une heure de plus larges courbes, au pied de pentes qui lui rappelaient les paysages d'une enfance qu'elle s'efforçait désespérément de gommer depuis longtemps, mais en vain ! Face à l'horizon de ces crêtes montagneuses qui lui avaient été si familières, elle grogna. Si elles n'avaient jamais quitté son cœur, elles évoquaient encore pour elle des souvenirs trop douloureux ! Elle secoua la tête : mieux valait ne plus trop y songer... Elle savait pourtant que ces blessures anciennes la brassaient encore de l'intérieur et qu'il y avait des choses qu'elle ne pouvait pardonner depuis trop d'années et qui lui avaient gâché sa jeune vie.

— Allez, en avant !

Comment occulter de sa mémoire qu'il y avait déjà cinq ans qu'elle avait fui le domaine paternel des Auriolles ? Cinq ans ! Que de galères, depuis... Sans le couple Salignac, qu'aurait-elle pu faire, à environ quinze ans, au sein d'une ville inconnue ? Si jeune, et pourtant mûre avant l'âge, et la rage au ventre ! Elle secoua la tête pour chasser ces pensées dérangeantes et leva le nez sur les cimes qui barraient l'horizon et se fondaient dans le ciel et les nuages. Au plus profond d'elle et au creux de l'estomac, elle ressentait encore la hargne qui l'avait poussée à s'échapper de la maison qui l'avait vue naître, une nuit, sans même laisser le moindre mot derrière elle. Pas la moindre parole... Seulement la révolte et l'éccœurement qui l'avaient alors envahie, et qui ne la quittaient plus depuis. Non, ne plus y penser...

Essoufflée, elle se jeta contre le talus, en bordure de la route mal damée qui suivait le cours de la Durance. Qu'elle avait eu de la chance d'avoir été prise en charge par un des rares camionneurs de la région se rendant de Sisteron à Gap ! Une expérience qui l'avait tout d'abord effrayée, car elle n'avait jamais mis les pieds dans un de ces engins à moteur. En ce

début de siècle, si les véhicules pétaradants se faisaient plus fréquents en ville, le relief des montagnes leur était encore un obstacle auquel ils n’osaient que rarement s’affronter. Trop de routes défoncées par les hivers, trop d’ornières, trop de côtes raides dépassant la capacité des mécaniques ! Pourtant, déjà, quelques commerçants de la région avaient fait cette acquisition, mais pour des trajets se limitant souvent à suivre les vallées. Elle sourit en repensant aux propos du conducteur de l’engin :

— Tu sais, petite, que quand j’étais jeunot, cette route entre Tallard et Lettret était à peine praticable pour des mulets ? Les choses ont bien changé, depuis...

En entendant les cloches de l’église de Tallard accompagnées presque aussitôt par celles de Lettret égrener les douze coups de midi, elle prit conscience de la fringale qu’elle se faisait à ignorer depuis déjà quelque temps.

« Il n’empêche, se convainquit-elle, qu’il me faut bien manger, car les grimpettes vont être plus rudes, à partir d’ici ! »

Tout en mâchonnant un morceau de pain trop mou accompagné d’une tranche de lard déjà un peu rance, elle ferma les yeux. Si elle avait d’abord cru que s’échapper de chez elle pour l’une des villes les plus proches lui était alors la seule solution, elle devait avouer que cela n’avait pas vraiment été le cas. Si elle se sentait envahie d’un souffle nouveau en retrouvant les paysages montagneux de ses jeunes années, le tintement des cloches de l’église proche venait de singulièrement l’agacer : cela lui rappelait trop les messes dominicales où l’on se rendait, de la demeure des Blachard, aux Auriolles, située entre Lettret et Châteauvieux ! Les Auriolles, sur les bords du ruisseau du Riou... À cette pensée, elle cracha au sol. En confession, le curé du lieu avait douté de ses affirmations et l’avait durement tancée en la priant d’aller

s'excuser auprès de son père... « Quoi, mon père, ce maudit ? Un salaud, oui ! » pensa-t-elle sans avoir honte de ce terme dont elle n'usait jamais. C'était sans doute un peu à cause de lui et de son attitude qu'elle avait, la nuit même, rassemblé quelques nippes pour délaisser à jamais la ferme qui l'avait vue naître... Quelle lâcheté de la part de ce piètre ecclésias-tique, raison pour laquelle elle n'avait jamais remis les pieds dans une église !

Résolue, elle haussa les épaules et tourna le dos à ces collines qui avaient été autrefois siennes pour emprunter la route mal damée qui suivait, vers l'est, le cours de la Durance.